

Femme de pouvoir dans un monde masculin

Autor(en): **Gendre, Nadia / Bourquenoud, Nathalie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[96] (2008)**

Heft 1525

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-284980>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Femme de pouvoir dans un monde masculin

Nathalie Bourquenoud est directrice des ressources humaines et de la logistique mais aussi membre de la direction auprès de Postfinance. Elle a volontiers accepté de se prêter à une interview et de nous parler de son expérience.

Nadia Gendre

L'émilie: Quelle était votre rêve de petite fille?

Nathalie Bourquenoud: Je me souviens qu'à 10 ans, j'avais une amie qui adorait le tricot et rêvait d'être maman alors que je m'imaginai déjà en train de sauver des entreprises dans le monde entier. J'ai d'ailleurs adoré le film *Working Girl* avec Mélanie Griffith et Sigourney Weaver.

Quand avez-vous su que vous vous réaliseriez dans le monde de la finance?

Lorsqu'à l'école secondaire, il a fallu faire un choix, c'est tout naturellement que je me suis dirigée vers le Collège St-Michel où, pour la toute première fois, les filles étaient acceptées dans la filière économique... Un bon point pour l'histoire fribourgeoise et celles des femmes. C'était en 1985!

A 38 ans, vous êtes aujourd'hui membre de la direction auprès de Postfinance. Quels sont les principaux problèmes que vous rencontrez?

Physiquement, je ressemble à une femme: des cheveux mi-longs, une taille moyenne, une allure bien féminine. Je rigole à la pause et je suis même maman. Jusque là, tout de moi correspond au modèle féminin accepté par tous. Par contre, dès que je prends des décisions plus conséquentes – comme par exemple le fait de réorganiser tout un département de plus de cent personnes – je ne réponds plus au stéréotype de la femme gentille, douce, compréhensive et serviable. Là, je dérange, je surprends, ...et pas toujours dans le bon sens du terme!

Une deuxième difficulté apparaît dans la constitution de son réseau personnel. Pour atteindre les hautes sphères hiérarchiques et s'y imposer, il est essentiel d'avoir un bon réseau... d'hommes. Car le business se fait - encore aujourd'hui - entre les hommes. Les bons contacts sont masculins et, pour une femme, il est souvent difficile, voire impensable d'inviter un homme sans qu'il n'y ait d'arrière-pensées.



Quelle est votre vision, en tant que femme, de la direction de personnes?

Une femme à la tête d'une équipe amène tout d'abord un autre angle de vue, une bonne dose d'ouverture et un esprit plus terre à terre, plus concret. Contrairement à un homme, une femme affirmera toujours des choses qu'elle sait pouvoir assumer et réaliser. Peut-être sont-elles même parfois trop honnêtes... Mais finalement, je trouve que cette qualité est essentielle pour une équipe.

Enfin, une présence féminine oblige aussi les hommes à se comporter différemment et à modérer leur langage. Les règles du jeu changent.

Et celle de l'argent?

J'aime l'argent et le plaisir de pouvoir m'acheter ce que je veux... C'est pour moi une forme de revanche sur mon enfance où chaque dépense était calculée. J'aime également l'indépendance qu'il me procure et surtout le fait de ne rien devoir à personne. A mon avis, les femmes sous-estiment cet aspect et peinent à se faire plaisir.

Deux ans après la naissance de votre fils, vous avez eu l'opportunité d'accepter un travail à 80% dans une banque de la région. Quelles ont été les principales difficultés et comment avez-vous concilié vie professionnelle et familiale?

J'ai eu et j'ai toujours la chance d'avoir un mari qui me soutient dans mes choix. Il a toujours travaillé à 80% et notre fils est allé à la crèche. Le plus difficile pour moi, et ce encore aujourd'hui, est de vivre au quotidien avec cette envie d'être avec son enfant et celle de travailler. Cette culpabilité fait partie de nous et elle est souvent renforcée par notre société. Arriver à la surmonter... ou plutôt vivre avec elle devient, avec le temps, une force.

Et si vous deviez donner un conseil aux mères qui choisissent de continuer à travailler après la naissance de leur enfant, quel serait-il?

Croire positivement que la volonté permet de déplacer des montagnes et qu'elle met les choses en place sur notre chemin. Il est important d'écouter ce que l'on ressent plutôt que les modèles présentés par notre société. Suivons notre cœur... et le reste suit aussi !